

L' Abeille.

4me. Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

4me. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 20 Novembre 1851.

No. 4.

LES SACS DES DESTINÉES.

On n'est pas bien dès qu'on veut être mieux
Mécontent de son sort, sur les autres fortunes
Un homme promenait ses désirs et ses yeux,
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours s'iguait les dieux.
Par un beau jour, Jupiter le transporte
Dans les célestes magasins
Où, dans autant de sacs scellés par les Destins,
Sont par ordre rangés tous les états que porte
La condition des humains.
"Tiens, lui dit Jupiter, tui soit est en tes mains ;
Contentons un mortel une fois en la vie ;
Tu n'en es pas trop digne, et ton murmure impie
Mécontentait mon courroux plutôt que mes bienfaits ;
Je n'y veux pas ici regarder de si près.
Voilà toutes les destinées ;
Pèse et choisis ; mais, pour régler ton choix,
Sache que les plus fortunés
Férent le moins ; les maux seuls font le poids.
—Grâce au Seigneur Jupin, puisque je suis à même.
Dit notre homme, soyons heureux."
Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,
Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.
Oh ! oh ! dit-il, bien vigoureux
Qui peut porter si lourde masse :
Ce n'est mon fait." Il en pèse un second,
Le sac des grands, des gens en place :
Là, gisant le travail et le penser profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrâce,
Même les bons conseils que le hasard confond.
"Malheur à ceux que ce poids-ci regarde,
Cria notre homme, et que le ciel m'en garde :
A d'autres." Il poursuit, prend et pèse toujours
Et mille sacs, toujours trouvés trop lourds !
Ceux-ci par des égards et la triste contrainte,
Ceux-là par les vastes désirs ;
D'autres par l'envie ou la crainte :
Quelques uns seulement par l'ennui des plaisirs.
"O ciel ! n'est-il donc point de fortune légère ?
Disait déjà le chercheur mécontent ?
Mais quoi ! me plains-je à tort l'j'ai, je crois, mon
affaire :
Celle-ci ne pèse pas tant."
—Elle pèserait moins encore,
Lui dit alors le Dieu qui lui donnait le choix ;
Mais tel en jouit qui l'ignore ;
Cette ignorance en fait le poids.
—Je ne sais pas si ont ; souffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme. —Soit ; aussi bien c'est la tienne,
Dit Jupiter. Adieu, mais là-dessus
Apprends à ne te plaindre plus.
LA MORTE.

DISCOURS DE L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX A UNE ASSEMBLÉE D'AGRICULTURE.

Messieurs, c'était chez les anciens une belle et sainte institution de prélude par des prières, non seulement aux actions, mais aux simples discours, puisque l'homme ne peut rien entreprendre avec une pensée intelligente, si Dieu ne le soutient et ne l'inspire.

Je félicite Bordeaux d'avoir fait renaitre ce noble usage dans nos mœurs ; car, depuis près de quinze ans que je suis au

milieu de vous, il ne vous a point suffi le m'appeler à bénir les monuments que vous avez élevés à la justice, à la douleur, à l'indigence, à l'industrie, aux arts ; vous voulez encore que, chaque année, la religion co. sacre ces touchantes fêtes d'agriculture et attire les faveurs célestes sur tous les habitants des campagnes.

C'est que l'agriculture est la nourricière du monde, l'art primordial. Le commerce n'est venu que tard pour remplir les lacunes d'une récolte insuffisante, soit par vice de culture, soit par l'ingratitude du sol. Si donc l'ancien temps compte pour beaucoup dans la noblesse, il serait difficile de trouver rien de plus noble que l'état que nous faisons. Les premiers fils d'Adam furent des laboureurs et des bergers ; ceux de Noé, des vigneron ; David gardait les troupeaux de son père quand on le fit roi ; Booz moissonnait ses champs quand sa charité lui mérita de devenir un des aïeux du Messie. . . .

En honorant l'agriculture, nous honorons un travail régulier et moralisateur, qui, dans cette profession, mieux que dans toute autre, assure à l'ouvrier les joies, la paix et la douceur de la vie de famille, et le met à même d'accomplir ses devoirs de père et de citoyen avec le dévouement et la sagesse qui sont l'apanage de l'homme vertueux.

Pour réconcilier les hommes avec la position où la Providence les a fait naître, pour mettre des bornes à leurs désirs, les guérir de l'envie et leur faire aimer et estimer leur état, j'ai besoin de vous dire aujourd'hui quelques mots sur l'inégalité des conditions. Je me bornerai à la paraphrase des paroles que l'apôtre Saint-Paul adressait aux hommes de son temps : *Que chacun demeure dans la vocation à laquelle il a été appelé. " Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat. "*

L'inégalité des conditions est un fait social, un fait nécessaire. C'est cependant le plus terrible problème qui puisse tourmenter l'intelligence, surtout au temps où nous vivons, car l'esprit humain voudrait se révolter contre la nécessité de ce fait. Loin d'accepter en paix leur condition, le pauvre n'aime pas le riche, le riche craint le pauvre ; il y a entre eux

un antagonisme tantôt sourd et latent, tantôt public et formidable. D'où vient cela ? Pourquoi, depuis Adam, des riches et des pauvres ? Pourquoi des hommes qui, par le fait seul de leurs ancêtres, se trouvent entourés dès le berceau de toutes les aises de la vie, tandis que les autres sont en naissant, déshérités de biens et des honneurs de ce monde ? Quel est la cause de cet étrange phénomène ?

Deux solutions ont été données ; la solution rationaliste et la solution chrétienne. Les théories humaines resteront à jamais impuissantes à établir la paix entre les riches et les pauvres. Un état politique où les uns jouissent d'immenses revenus, tandis que les autres en sont privés, peut-il subsister, quand la religion n'est plus là, avec ses espérances, pour expliquer la disproportion et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été acceptée comme un fait providentiel ; mais aussitôt que cette disproportion a été discutée rationnellement, le coup mortel a été porté. Essayez de persuader au travailleur, lorsqu'il lira son feuilleton et ne croira ni à Dieu ni à sa loi, qu'il faut prier et souffrir ! Retirez l'obligation du travail et de la souffrance, intimée par le souverain maître aux fils d'Adam, et ils périront dans la douleur, la révolte et le désespoir. L'intervention divine entre donc dans le mystère de notre destinée, l'homme est moins l'esclave de ses sens que de ses pensées.

Voilà comment, après avoir passé sous les diverses civilisations des républiques, des royaumes, des empires, des gouvernements populaires, après avoir supposé des perfectionnements irréalisables, on se retrouve au point de départ, en présence des vérités de l'Écriture : *in sudore vultus tui vesceris pane. Vtus manducatez, votre pain à la sueur de votre visage.*

Longtemps le monde vécut des doctrines de la foi et toujours la foi lui donna le secret de toutes ces inégalités qui nous révoltent si fort aujourd'hui ; car la doctrine catholique, en fondant l'égalité devant Dieu et devant la conscience humaine, fait l'homme fils de ses œuvres. Elle lui apprend qu'il a